LE CHRISTIANISME

CAUSE PREMIÈRE

DE LA CIVILISATION MODERNE

PAR

M. L'ABBÉ A. FRANÇOIS NARDI

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, EN THÉOLOGIE ET EN DROIT, PROFESSEUR
A L'UNIVERSITÉ I. R. DE PADOUE;

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR L'ABBÉ BERLÈSE DE SAINTE-ROSE.

Au profit des pauvres (50 *centimes*).

PARIS,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE
DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

1851

Monsieur l'abbé,

Désireux de répandre autant qu'il est en mon pouvoir les belles pages que vous venez de publier sur le christianisme, et de faire partager mon admiration à l'élite de la société catholique de France, le clergé, j'ai osé les traduire en français.

Ne blâmez pas, je vous prie, cette pensée; elle est le résultat de l'enthousiasme que m'a causé la lecture de votre écrit. Permettez, monsieur l'abbé, que je vous offre ce travail comme une preuve de l'estime que vous m'avez inspirée, et comme un témoignage des sentiments affectueux que je vous ai voués.

L'ABBÉ BERLÈSE DE SAINTE-ROSE.

Paris, 10 février 1851.

Messieurs,

Élevé dans l'amour de l'antiquité, nourri de ses études, habitué à contempler ses annales au travers de l'auréole éclatante de gloire, dont les environnèrent tous les temps, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'admiration.

Grande par les armes, et plus grande encore par ses conseils, nous voyons la cité latine, humble dans son origine, croître rapidement, s'étendre partout d'une manière irrésistible, et planter ses aigles victorieuses jusqu'aux bords de l'Euphrate, du Tage, du Nil et de l'Istre; puis, par l'excellence de ses institutions civiles, nous la voyons réunir les membres épars de son immense empire, et leur communiquer, comme partant de son cœur, le mouvement et la vie. Entourée de moins de pompe, mais éclairée d'une lumière plus brillante, la Grèce nous apparaît : la Grèce où vécurent et agirent ces hommes magnanimes, dont le grand Platon nous transmit les exploits : la Grèce, cette terre célèbre, défendue par l'épée de Léonidas et de Thémistocle, gouvernée par la sagesse de Lycurgue, de Solon et de Périclès; instruite par l'Académie et par la Stoa; embellie de tout ce que le génie des arts a su créer de plus harmonieux et de plus doux, retentissante de la poésie de Pindare, d'Euripide et d'Homère. Il est vrai qu'un voile ténébreux nous dérobe l'origine la plus reculée des peuples anciens, mais les pages immortelles d'Hérodote, les monuments qui couronnent le Nil; le livre du Zend-Avesta (1), les restes sublimes de Ninive et de Persépolis; la hauteur prodigieuse des Veda (2), les temples élevés sur les fleuves de l'Inde, les sages préceptes des King (3), et les étonnants travaux agronomiques et commerciaux de l'Asie orientale, tout nous révèle qu'en Égypte, en Perse, dans les Indes, dans la Chine l'esprit humain étendit son empire.

Cependant, Messieurs, malgré la majesté et la grandeur des temps anciens, qui nous étonnent, nul d'entre nous ne saurait soutenir que ces temps-là se sont élevés plus haut

que les nôtres. Aucun d'entre nous ne saurait préférer cette lumière brillante en apparence, mais en réalité incomplète, restreinte, inconstante; cette lumière, qui éclaire une portion et qui laisse les autres dans les ténèbres, qui mêle quelque vérité aux errements les plus monstrueux; aucun de nous, dis-je, ne saurait la préférer à cette vie puissante, active, universelle, profonde, qui fermente dans toutes les fibres de la société européenne, qui pénètre dans les obscurités les plus secrètes du monde invisible, et qui en détourne les causes suprêmes, qui explore le mode des sens, et qui soulève les uns après les autres les sceaux mystérieux qui ferment le grand livre de la création.

Et qui, Messieurs, provoqua cette vie? qui prépara cet âge prodigieux, cet âge qui cherche tout, qui ose tout, qui accomplit tout? Est-ce peut-être l'esprit humain? Sa puissance est grande, il est vrai, l'histoire nous le prouve à chaque page; mais l'histoire nous apprend aussi que pendant des siècles il s'arrête au seuil de la vérité sans le franchir, qu'il gémit sous le joug des préjugés sans pouvoir le secouer, et enfin qu'il reste immobile, si une force providentielle ne lui communique son élan. De même que l'esprit humain dort dans l'enfant, tant que l'usage de la parole ne vient l'éveiller, de même les nations sommeillent tant que l'heure n'a pas sonné pour qu'une idée, un génie, un événement ferme l'ère ancienne pour en ouvrir une nouvelle. Quelle fut, Messieurs, cette heure heureuse pour l'Europe et pour le monde entier? Chacun de vous le pressent; vos yeux aperçoivent ce soleil qui se leva en Palestine et qui annonça la régénération de l'humanité, le christianisme.

Le christianisme, Messieurs, est la racine d'où sortirent la vérité de la philosophie, le sentiment de la grandeur divine et humaine dans les lettres et dans les arts; le christianisme apporta la justice dans les lois, la foi dans les contrats, la douceur dans les mœurs, l'union dans les familles, la modération dans les régnants, la fraternité dans les nations; le christianisme, enfin, est la base de tout cet ensemble de vrai, de juste et de grand qu'on appelle civilisation.

PREMIÈRE PARTIE.

Malgré les prérogatives admirables qui le placent dans un ordre supérieur à toutes les créatures, l'homme se trouverait la plus malheureuse d'entre elles, si, borné par l'espace et par le temps, il voyait que sa vie si restreinte n'est qu'un tissu de jouissances rares et de douleurs fréquentes; qu'elle est combattue constamment par les passions, désabusée par le vrai, et terminée par le tombeau. Si telle était seulement son existence, à quoi lui serviraient la force de la pensée, la chaleur des sentiments, si ce n'est qu'à sentir davantage la gravité de sa misère.

Mais Dieu, père affectueux de l'homme, lui ouvrit une autre sphère, d'où il peut atteindre aux biens auxquels il aspire, et une région plus sublime dont les orages de la vie ne sauraient approcher : cette région sublime, ce pôle immuable au milieu des fluctuations de la vie, c'est la religion. Que le sceptique combatte à son gré la divinité de son origine, le sage reconnaîtra deux grands faits gravés en caractères ineffaçables, l'un dans le cœur, l'autre dans les annales de l'humanité. Le premier est qu'à cette source seulement l'homme puise la force pour marcher hardiment dans la voie du bien; l'autre lui apprend que c'est dans ce grand livre que toutes les nations dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous tirèrent le principal élément de l'ordre et de leur grandeur civile. Oui, sur ce principe infaillible, et non sur celui de la force qui n'amène que des résultats éphémères, non sur l'empire du besoin, motif inconstant, incertain et passager, non sur des théories philosophiques inaccessibles au vulgaire, mais sur la base indestructible de la religion, l'homme peut fonder son bonheur. Aussi la religion occupe les premières pages de l'histoire de tous les peuples; elle fournit les premières preuves de l'intelligence et de la main de l'homme; elle est la source d'où émanent toutes les institutions et les sciences rationnelles.

Et maintenant qu'adviendra-t-il, si cette source devient trouble et obscure; si ce ciel, au lieu d'une lumière pure et

bienfaisante, ne nous envoie que des météores mensongers; si une superstition insensée, étendant un voile épais sur la pensée, lui cache le grand Être qui régit, qui dispose de tout, et met à sa place une multitude de divinités obscènes et discordantes? Ah! les annales de l'humanité nous en diront les conséquences. Je ne vous conduirai pas, Messieurs, sur les bords de la Baltique pour entendre, mêlés aux murmures des vagues, les derniers gémissements des victimes d'Erthe (4), ni sous les chênes des Druides pour voir couler le sang humain aux pieds de cruelles prêtresses (5), ni dans les forêts américaines pour assister aux repas exécrables du Caraïbe, du Huron et du Tapuya, ni dans les landes de la Tartarie ou sur les sables de l'Afrique, pour vous montrer, dans les adorateurs des Chamanes et des Fétiches, jusqu'à quel degré d'abjection peut descendre la nature humaine. Non, je laisse de côté toutes ces scènes d'horreur pour vous rappeler ces contrées fameuses par leur antique sagesse, la Chine, les Indes, l'Égypte, ou bien ces deux souveraines incomparables, la Grèce et Rome. Admirateurs de la philosophie de Confucius, regardez son ouvrage! voyez cette nation, dépourvue de sentiments généreux et de grandeur véritable, dévorée par la faim de l'or. Cette nation, condamnée à rester éternellement dans l'enfance, possède depuis trois mille ans les rudiments des sciences; elle a fait quelques découvertes, mais filles du hasard plutôt que du génie, sans qu'aucun perfectionnement les ait signalées. Cette nation mensongère qui ose parler d'humanité et expose les garçons et vend les filles à l'infamie, elle vous proteste amitié et médite la trahison. Fière sans motif, elle se croit arrivée au faîte de la civilisation la plus raffinée, de la puissance la plus redoutable, et cependant une seule étincelle de l'Europe a suffi, il n'y a qu'un jour, pour ébranler de fond en comble son immense empire (6). Et vous, qui regardez comme une merveille la doctrine ténébreuse des Bramins, jetez vos yeux sur la loi inique des castes qui anéantit tout genre d'activité, et grave sur le front du malheureux Paria une marque du plus injuste opprobre. Obser-

vez cette multitude innombrable de Dieux impurs, ces bûchers qui embrasent les veuves, ces stupides martyrs des Fakirs (7), ces odieux sacrifices d'Orissa et de Jaghernat (8). L'Egypte, il est vrai, préservée de la plupart de ces crimes, se montre fameuse par ses lois civiles, et se fait remarquer par quelque perfectionnement dans les arts. Mais ses monuments gigantesques, ses sombres hypogées, ses statues informes, manquent d'un air de vie; on dirait, à les voir, que l'esprit de la nation, opprimé par le despotisme, enchaîné par la loi des castes et avili par la plus étonnante superstition (9), est mort comme ses marbres.

Il en est autrement lorsqu'on porte la pensée sur la Grèce et sur Rome. En examinant la gloire de leurs armes, l'excellence de leurs institutions, leur splendeur dans les lettres et dans les arts, l'esprit s'élève si haut que ce serait profaner indignement l'histoire de ces nations que d'en parler sans le respect profond qu'elles inspirent. Mais le philosophe, Messieurs, ne se laisse pas éblouir par les apparences même les plus séduisantes. Au milieu des louanges exaltées des historiens et des poëtes, le philosophe interroge la raison et les faits pour savoir si la civilisation des Grecs et des Romains était la véritable civilisation (10); il demande, c'est-à-dire, si les forces de l'esprit et du cœur de ces peuples avaient le champ libre pour atteindre à la perfection, si l'édifice social reposait sur ces bases immortelles de justice et de vérité, qui seules peuvent le guider fermement et le porter au bonheur. La réponse à de semblables questions ne peut être douteuse pour quiconque veut consulter la raison et non le caprice. En parcourant sérieusement les anciennes constitutions, on rencontre un fait incontestable; c'est qu'elles négligent l'homme pour ne s'occuper que du citoyen. Les législateurs ayant aperçu le funeste penchant qui entraîne l'homme au mal, et se trouvant impuissants pour le détruire dans son principe, cherchèrent à l'arrêter par la vigueur des institutions et par la fusion de tout sentiment d'affection et d'espérance dans la vie de l'État. La cité, sa gloire, sa puissance, voilà la pensée dominante de l'Athé-

nien, du Lacédémonien, du Romain, voilà le souverain moteur de ses actions, l'âme de sa vie (11). Si vous lui demandez quel est le suprême ordonnateur de l'Univers et de sa destinée, quel est le but de son existence, quelle est la voie qui ramène à Dieu, vous apprendrez que le peuple est sous le joug d'un culte absurde, ridicule; qu'il révère ses divinités avec toutes sortes d'actes infâmes, qui renversent toute idée de justice; vous apprendrez que le poëte est fataliste, que le philosophe est sceptique, que le magistrat est hypocrite; ne lui demandez pas s'il aime ses semblables, ce langage lui est tout à fait inconnu. Pour lui, il n'y a que citoyens et étrangers; ceux-ci ou courberont leur tête sous le joug, ou seront poursuivis par des guerres injustes et cruelles qui incendieront les villes et les bourgs, qui détruiront les arts, qui éteindront les peuples entiers en changeant les restes malheureux en autant d'esclaves destinés à servir des maîtres barbares et à mourir sous les coups du fouet. Oh! l'esclavage, Messieurs! Quelle tache dans les annales de l'antiquité! Oui, la lumière qui éclaire l'Attique s'obscurcit à mes yeux devant quatre cent mille esclaves qui, sous le poids de tout genre de souffrances, arrosent de leurs sueurs les sillons d'un maître insolent et insensible. Et l'admirable harmonie du Parthénon n'a plus d'attrait pour moi lorsque je pense aux larmes d'amertume dont ces marbres furent baignés; je hais la vertu si vantée du Spartiate devant le malheureux Ilélote, et la splendeur même du triomphe romain m'inspire de l'horreur devant les chaînes qui le précèdent et les cris des mourants qui l'accompagnent.

Et qu'on ne croie pas que la férocité du Romain disparaisse après la guerre, elle le suit dans la joie, dans l'amour, au milieu des plaisirs; elle l'entraîne à nourrir avidement son œil de l'agonie des gladiateurs, lui donne, dans la famille, le funeste droit de rompre, selon son caprice, le nœud marital, d'exposer son enfant, de le vendre et de lui ôter la vie. La famille, cette racine première de l'ordre social, cet instrument vivant et perpétuel destiné à conserver et à transmettre les traditions, ce temple des plus saintes affec-

tions, cet unique asile, au milieu des piéges et des orages de la vie; la famille, cette douce société, qui embrasse tout ce qui nous aime et tout ce que nous aimons le plus, est détruite à Sparte par la loi, à Athènes par la corruption des mœurs; à Rome, c'est une école d'esclavage où l'on apprend la nécessité de plier, mais non celle d'aimer.

Ainsi, Messieurs, l'ancienne civilisation cachait sous des formes brillantes un vice profond qui en gâtait les fruits et qui en préparait la ruine. L'homme, détourné du bien moral, sa première et sa plus haute destinée, ne vit plus que les jouissances matérielles et présentes; avide de plaisirs, n'appréciant que l'or, la force et la gloire, ne prêta plus qu'une faible oreille à la voix de la conscience. Il était réservé aux nobles filles de la pensée, aux arts et aux sciences, de tirer du sommeil ce fils égaré du ciel; mais les arts, reproduisant sous les formes les plus séduisantes le beau sensible seulement, ne faisaient qu'allumer l'ardeur des passions. La poésie empruntait bien les couleurs les plus attrayantes pour célébrer la colère d'Achille, les chevaux de Géron, la beauté de Lesbie, la gloire d'Auguste, les chimères des Mythes, mais la poésie dédaignait d'enseigner l'art difficile de la vertu. Ce n'est pas tout, la fille aînée de l'esprit humain, la sublime doctrine de la sagesse, appelée à élever l'homme à sa véritable grandeur, tendait elle-même, par ses erreurs innombrables et par ses contradictions, à augmenter le mal. Et en effet, qu'auraient pu nous apprendre d'utile et de bon Épicure et Aristippe, qui plaçaient toute félicité dans le plaisir et qui limitaient toute espérance au sépulcre? Que nous auraient enseigné Zénon et toute la secte orgueilleuse des stoïciens qui, raisonnant longuement sur la vertu, lui ôtaient le prix du sacrifice et la récompense future? Et Pyrrhon, maître du doute universel, et Leucippe, et Démocrite, et les Héléatiques qui méprisaient tout élément de religion et de morale, que nous auraient-ils appris? Et l'Académie même, riche, il est vrai, des nobles préceptes de Socrate, des théories fameuses de Platon, de la politique profonde d'Aristote, mais mal éclairée sur l'origine et sur la destinée

éternelle de l'homme, déshonorée par les erreurs les plus étranges, découragée par les exemples, captieuse, incertaine, querelleuse, habile à détruire, inhabile à édifier; l'Académie, dis-je, que nous aurait-elle proposé de sage et d'utile? Son ouvrage est l'extinction de la foi, la dépravation des mœurs, la chute des institutions politiques, de la grandeur civile et de la liberté, le triomphe si facile de Mammius en Grèce, des barbares à Rome.

Mais celui qui sut tirer l'univers du chaos et lui imprimer cette admirable harmonie préparait dans le sein des temps une seconde création. Comme au commencement, il dit : *Que la lumière soit faite*, et aussitôt un Océan de lumière anima la nature; de même dans le jour à jamais heureux pour tous les peuples, retentit sur les bords du Jourdain, entre les montagnes de la Galilée, sous le portique de Salomon, une seconde parole divine qui vint régénérer le monde moral. Le Christ dit : *Dieu est esprit, il faut l'adorer en esprit et en vérité.* Et aussitôt les ténèbres qui obscurcissaient l'intelligence se dissipèrent. Aussitôt le culte absurde, impur, cruel, l'idolâtrie, honte de l'humanité, fit place à l'adoration d'un Dieu qu'aucun œil ne peut regarder, qu'aucun temps ne peut borner, qu'aucun espace ne peut comprendre. Les innombrables étoiles qui peuplent le firmament ne sont qu'un point de son règne; la succession des siècles, un instant de sa vie. Tout puissant, sa volonté donne l'être, sa volonté le retire; tout voyant, les ténèbres se dissipent devant lui; trois fois saint, il découvre des taches dans ses anges; infiniment compatissant, il fait resplendir son soleil et couler également sa rosée sur celui qu'il aime et sur celui qui l'offense, jusqu'au moment heureux où, vaincu par sa bonté inépuisable, le malheureux court se réfugier dans ses bras. Le Christ dit : *Notre Père qui êtes aux cieux*, et l'homme cessa tout à coup de croire que l'humanité et la nature étaient le jeu du hasard. Il se comprit lui-même, il sentit de quel père il était le fils, et quels devoirs lui imposait la sublimité de son origine. Le Christ dit : « Ne « vous inquiétez point, et ne dites point : que mangerons-

« nous, que boirons-nous, et avec quoi nous habillerons-« nous? Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, qui habille « les lis du champ voit ce dont vous avez besoin. » Et voilà qu'à ces paroles l'exécrable doctrine du fatalisme, qui, sous des formes variées, se tenait cachée au fond de toute religion ancienne et de toute philosophie, cette doctrine qui, comparant l'homme à la pierre qui tombe, en détruit la force, la vertu et l'espérance; on la vit céder à l'empire de la foi sainte qui reconnaît cette main providentielle qui, d'une manière invisible, nous guide puissamment à travers les événements et le choc des passions, à travers la joie et les pleurs, toujours occupée à renouer le fil de la vie pour nous conduire au grand but. Et ici, messieurs, le Christ développe les mystères de la seconde vie. La foi était aussi ancienne que l'humanité; mais elle était obscurcie et mêlée de rêves bizarres. Ici, par exemple, on admettait la fable des transmigrations; on croyait que l'âme passait dans le corps des animaux les plus immondes; là on démontrait les mythes ridicules de l'Élysée et de l'Érèbe, repoussés même par la femme la plus vulgaire. Parmi les disciples d'Odin, le bonheur suprême, c'étaient le banquet, la chasse et la guerre; parmi ceux d'Oromasde, on regardait comme un bienfait du ciel la perte de toute connaissance et de toute activité. Le Christ seul annonce un avenir digne de l'homme et de Dieu; lui seul prêche un juge tout voyant, qui pèse et confond dans la même balance le plus puissant des monarques avec le plus humble des esclaves, qui donne au juste la jouissance immortelle du vrai et du bien; au coupable, le remords dont il étouffa les symptômes sur la terre, et la haine de cette vertu dont il voulut être l'ennemi. En présence d'un si grand avenir, les différentes conditions de notre argile n'apparaissent plus que comme des nuages légers devant le firmament : le sens déchu de son empire tyrannique cède à la raison et à la foi, et la vie morale de l'homme commence par ne plus s'éteindre dans le cours des siècles. Oui, Messieurs, si l'humanité n'était redevable à l'Évangile que d'avoir provoqué cette puissance intérieure

des convictions, cette force mystérieuse des idées, qui dompte et dirige l'épée du conquérant et le sceptre du monarque, elle aurait déjà rendu un bienfait incomparable en vivifiant le germe vital et indestructible de la civilisation de notre époque.

Mais le soleil d'avril ne communique aux sillons refroidis plus de chaleur et de fécondité que dans le monde glacé par l'égoïsme n'excita de bienfaits ce commandement de Dieu : *Aime ton prochain comme toi-même.* C'est ce commandement qui consolida la base de l'ordre social qui établit la véritable égalité entre les hommes; c'est lui qui imposa l'obligation surnaturelle d'échanger le pardon contre l'offense, le bienfait contre l'insulte; c'est lui qui inspira la tendre compassion pour les malheureux, sentiment surhumain qui témoigne de la grandeur des siècles chrétiens, et qui est la marque la plus certaine des progrès de la civilisation. Et enfin, s'il ne fit cesser l'esclavage plutôt que ne le permettait la condition sociale, c'est lui du moins qui le rendit tolérable, en préparant des moyens nouveaux et plus faciles d'émancipation, en ornant le front de l'esclave de la couronne sacerdotale, il se fit l'avant-coureur du jour où disparaîtra de la terre cet infâme commerce.

Il y a des hommes, Messieurs, qui, pour amoindrir un si grand bienfait, mettent en avant les misères de la pauvreté ; ils disent que la plaie sociale n'est que changée et non guérie. Oh! ceux-là, Messieurs, ne connaissent pas l'esclavage, ils ignorent tout à fait la somme des maux qu'embrasse ce nom : le pauvre a une nourriture restreinte, il est vrai, il se couvre de drap grossier, il habite une triste demeure; mais il respire librement l'air du ciel, ses pieds et ses mains sont libres, et l'équité de la loi veille à sa défense. L'esclave, au contraire, ne voit au-dessus de lui que son inflexible maître, dont le moindre signe peut lui attirer des souffrances et la mort. Le pauvre sait qu'un travail assidu lui fait espérer un sort meilleur; mais à l'esclave tout rappelle que ce qu'il acquiert par son travail ou par son industrie n'est pas à lui, mais à son maître avide et barbare. Au pauvre sont

soustraites les commodités de la vie, mais non les jouissances de la famille; à l'esclave sont inconnues ces mêmes jouissances, et l'épouse violée, le fils vendu ou tué ne lui donnent pas même le droit de se plaindre. Et il y aura encore des gens qui restent incertains entre ces deux conditions? Ensuite, est-ce au christianisme que nous devons les pauvres? N'existaient-ils pas, peut-être, avant son apparition? et n'existent-ils pas là où il n'est pas encore? Le christianisme pouvait-il fermer la main du dissipateur ou arrêter celle de l'avide? pouvait-il bannir de la terre l'imprévoyance, la paresse, le vice, le malheur (tristes racines qui alimentent la misère), sans enlever avec eux la liberté, source, il est vrai, de tous les maux, mais aussi le fondement sur lequel sont assises la vertu et la grandeur humaine.

Oui, le christianisme conserva les pauvres, mais il plaça à leur garde cette sentence : « La vraie et immaculée religion « devant Dieu est de visiter les orphelins et les veuves dans « leur affliction. »

Oui, le christianisme conserva les pauvres; mais il peupla la terre d'institutions bienfaisantes, qui accueillent l'indigent, l'infirme et le pèlerin. Le christianisme inspira des hommes pieux et de tendres vierges à quitter les jouissances de cette terre pour lui consacrer les plus beaux moments de leur vie. Oui, le christianisme conserva les pauvres, mais il leur enleva tout tourment en les mettant sous les ailes du Père céleste, et leur ôta toute humiliation en leur rappelant que le fils de Dieu fut pauvre lui-même.

Que si le précepte de la charité chrétienne devait comprendre l'esclavage, l'inconnu, l'ennemi, quelle puissance ne devait-il pas exercer sur ceux que la nature même avait unis? Comme il devait attacher entre eux les pères et les fils, non plus maîtres et esclaves, mais disciples de la même loi d'amour! Quel trésor d'affections il devait inspirer à la femme qui acquerrait, dans toute leur étendue, les saints droits d'épouse et de mère! Et quelles mères ont ces chrétiens! s'écriait Libanius, à Athènes, lorsqu'il s'efforçait inutilement de contenir le polythéisme croûlant, et que s'offrait

à ses yeux le jeune Chrysostôme si bien instruit par sa mère dans la science humaine et divine. Quelle mère j'ai perdue! exclamait dans sa désolation saint Augustin, en confiant à la terre d'Ostie la dépouille mortelle de celle qui lui avait donné deux fois la vie, et en se rappelant les conseils salutaires qu'il en avait reçus, et les larmes qu'elle avait répandues pour lui aux pieds de la croix. Non, élevés à pareille école, les chrétiens ne pouvaient plus se plaire dans les obscénités du théâtre, ni dans la férocité des combats, et ces deux grandes taches du paganisme, *impureté et cruauté*, différentes en apparence, mais sorties cependant de la même source corrompue, le mépris de l'homme, furent remplacées par les mœurs les plus pures et par une charité si sublime, que les ennemis mêmes du christianisme ne purent s'empêcher de lui prodiguer les éloges les plus magnifiques. Spectacle à jamais mémorable! Tandis que les proconsuls et la lie du peuple persécutaient cruellement les disciples du Christ, tandis que les chevalets, les crocs, les longues agonies qu'on leur faisait subir au fond des mines semblaient aux bourreaux des supplices trop légers pour rassasier leur haine, les chrétiens s'occupaient à recueillir les pauvres, les infirmes, les enfants délaissés par leurs persécuteurs, pour les nourrir comme des frères.

Mais l'épée ne résiste pas longtemps contre la justice; et le quatrième siècle commence à peine à poindre, que la cause sainte de la croix triomphe et monte sur le trône des Césars. C'est alors, Messieurs, que, sorti des catacombes, l'Évangile brilla de toute la splendeur de ses institutions; c'est alors que surgit l'admirable édifice de la monarchie chrétienne, où les plus grands bienfaits de l'homme, *liberté* et *propriété*, furent placés sous l'égide inviolable des lois, où Dieu, après avoir comblé l'abîme qui séparait les peuples, établit entre eux ce commerce durable qui aplanit les voies pour marcher à la civilisation, où à côté de la justice brille ce rayon de la charité infinie, la clémence. De là le prince chrétien, s'il gouverne, vrai ministre d'un Dieu de miséricorde, étend plus volontiers la main pour pardonner

qu'il ne se sert de l'épée pour punir; de là enfin on vit refleurir le droit public opprimé, et les nations se retrouver fraternellement dans le sein de la mère commune, l'Église.

Je sais, Messieurs, que même nos annales ne sont pas sans tache, et que plus d'une page de notre histoire est souillée de sang et de crimes. Mais il ne pouvait en être autrement, puisque l'Évangile était venu pour régler et non pour ôter la liberté, principe sur lequel reposait le germe indestructible de la primitive malice. Mais quiconque voudra juger l'histoire sans préjugés sera forcé d'avouer que toutes les turpitudes de la gentilité, favorisées par les croyances du panthéisme et du fatalisme, n'étaient, dans l'histoire chrétienne, que des exceptions peu nombreuses, condamnées sévèrement par la foi; que nos guerres les plus sanglantes n'offrent rien de semblable à la férocité des guerres anciennes; et l'on ne pourra jamais soutenir que le trône chrétien ait protégé des monstres pareils à ceux que nous fait connaître l'antiquité en Phalaris, en Diegille, en Phéiti, en Tibère, en Néron. Oui, le christianisme oppose sans crainte aux dynasties païennes ses propres dynasties, riches des noms de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, d'Othon Ier, de Henri II et de Rodolphe Ier, d'Allemagne; de Louis IX et de Henri IV, de France; d'Alphonse d'Aragon, d'Alfred d'Angleterre, de Canut de Danemark, de Marguerite d'Écosse, d'Étienne de Hongrie. Le christianisme déroule la liste illustre de ses pontifes, laquelle, à l'exception de quelques-uns qui succombèrent à la faiblesse humaine, présente une série de noms fameux, bienfaiteurs de l'humanité, auxquels vint s'en joindre un, non moins fameux, qui, dans le cours de peu d'années, conquit l'admiration de l'univers.

SECONDE PARTIE.

On entend souvent certaines gens charger l'Evangile d'un reproche grave que voici : Les arts, les lettres et les sciences, disent-ils, sont ministres de la civilité, des mœurs et du bien-être social; de sorte que, selon leur déclin ou leur élévation, la condition de l'homme décline ou s'élève; or

qu'est-ce que nous voyons? Le christianisme s'élève, les sciences s'obscurcissent, les lettres et les arts tombent dans la barbarie; à l'âge d'or d'Auguste succède l'âge d'argent des Trajan et des Antonin, ensuite l'âge de bronze, puis l'âge de fer, et enfin le moyen âge. Ainsi donc, concluent-ils, la croix chassa les muses, et l'Evangile, au lieu d'éclairer la terre, la couvrit de ténèbres. Ce dire, Messieurs, n'est qu'une indigne calomnie. Et qu'y a-t-il là de commun entre la propagation de la foi et la chute des lettres? N'étaient-elles pas bannies de la Grèce et déchues dans Rome avant même que l'heureuse nouvelle ne traversât les mers de Grèce et d'Italie? Rome n'était-elle pas encore païenne lorsqu'aux nobles narrations de César, de Live, de Népos succédaient les pédestres de Vellejus et de Suetonius, aux éloquents raisonnements philosophiques de l'Arpinate les sentences de Sénèque, aux vers parfaits de Maron la poésie ampoulée de Lucain et de Stace, aux nobles inspirations d'Ovide l'insipide et traînante versification de Silius, à la grâce et au piquant d'Horace les tableaux infâmes de Juvénal et les épigrammes mordantes de Martial. Sorti d'une origine plus élevée et tout à fait différente, le christianisme ne pouvait rendre aux lettres païennes l'esprit qui les avait inspirées ; s'il l'avait fait, l'humanité ne l'aurait vu qu'à regret. Mais il fit mieux, il introduisit dans l'édifice qui tombait un esprit nouveau, il prépara un autre âge, il ouvrit la voie à d'autres mœurs, à d'autres lettres, et voulut que celles-ci, conservant des anciennes ce qu'elles avaient de plus estimable, en quittassent les erreurs; qu'elles s'étendissent davantage, qu'elles consolidassent leur puissance, et qu'elles fussent animées de ce rayon divin qui inspira Platon, lorsque devinant l'Evangile, au nom de beau et de bon qu'on avait donné à ce livre, il ajouta celui de saint. Et alors on vit s'élever, comme premier résultat, cette série de forts et de grands écrivains que les siècles suivants, en témoignage de vénération, salueront toujours du nom de Pères. A la tête de ce nombre, on reconnaît les apologistes Justin, Athénagoras et Tertullien, qui, en face des tyrans,

avec un courage généreux, rarement imité, plaident la cause de la foi, laquelle est celle de la raison et de l'humanité. A ces hommes illustres succèdent (pour ne rappeler que les plus marquants) ces deux prodiges de l'école d'Alexandrie, *Clément* et *Origène*, le premier, scrutateur profond des traditions anciennes, le seul qui nous offre le fil pour marcher dans le labyrinthe de l'antique Égypte; le second, Origène, talent incommensurable, qui, embrassant tout le connu de l'époque, suit d'un vol infatigable les spéculations les plus extravagantes des anciens sages, pour les rapprocher de l'Évangile et pour lui aplanir la voie. De là on vit l'Orient s'ébranler à la parole énergique de Basile, qui châtie les vices dominants, qui ouvre les trésors enfermés des riches, qui retire le voluptueux du mauvais chemin, et qui remue vivement la conscience de l'injuste. De là on vit Antioche et Constantinople céder à la douceur de Chrysostôme, soit qu'il rassure les âmes craignant la vengeance de Théodose, soit qu'il prie pour sauver la vie au malheureux Eutrope, soit qu'il ramène à la vertu avec des paroles interrompues par les longs et déchirants gémissements de la multitude.

Que si des rives de Byzance on porte le regard vers celles de l'Afrique, on rencontre la grande image d'Augustin, dont la science instruira tous les siècles chrétiens. Si l'on tourne les yeux vers l'Italie, l'ombre de Grégoire et celle de Léon s'élèvent pour imprimer encore de la grandeur (12) à cette Rome qui menace ruines.

Que si, plus tard, presque toutes les lumières s'éteignirent, à qui la faute? Pouvait-on, peut-être, penser aux lettres, lorsque les irruptions des barbares se succédaient sans relâche? Les sciences pouvaient-elles fleurir lorsque l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie étaient en feu, que tout le monde gémissait, que l'on vivait sous l'empire de la peur, entouré de fuyards, de ruines et de morts? Or est-ce peut-être l'Église qui a amené ce fléau? ou plutôt n'est-ce pas par elle qu'il a été adouci? Qui reprenait les rênes du gouvernement lorsqu'elles tombaient des mains des chefs intimidés par la présence du danger? qui calmait les colères

terribles d'Attila, d'Odoacre, de Totilas (13), et épargnait des pleurs éternels à une grande partie de l'Italie? qui pénétrait au milieu des barbares et parvenait à les soumettre à la loi du Christ? qui jetait le premier germe de discipline dans ces hordes déréglées?

N'est-ce pas de la cathédrale de Reims que sortit chrétienne cette nation admirable que les siècles suivants entourèrent d'impérissable gloire (14)? N'est-ce pas à la parole d'Augustin en Angleterre, de Boniface en Allemagne, de Colomban en Helvétie, de Cyrille et de Metodius parmi les Slaves, d'Ansgarius parmi les Scandinaves, de Gérard parmi les Hongrois, n'est-ce pas à la voix de ces hommes que la foi et la civilisation se donnèrent la main; qu'on éleva des temples au Christ, et que les villes s'affermirent; que l'agriculture s'améliora, que l'industrie fleurit, que l'écriture, la musique, la poésie, et enfin tous autant qu'ils sont, les éléments du bien-être social se perfectionnèrent?

Messieurs, l'esprit s'effraye à l'idée de l'état malheureux dans lequel l'humanité serait tombée au milieu du mélange brutal des passions qui l'agitaient au moyen âge, si l'Église, par la puissance de sa parole, n'en eût pas dompté la violence; si elle n'eût pas interrompu les guerres au nom d'un Dieu de paix; si elle n'eût pas suspendu les vengeances, adouci la barbarie des lois par ses asiles providentiels, organisé les tribunaux et substitüé aux ordalies le serment; si elle n'eût pas comprimé l'avidité des feudataires par la crainte des anathèmes, et protégé dans les assemblées la cause des peuples; si elle n'eût pas préparé d'innombrables secours aux malheureux, réprimé l'invasion musulmane par le noble enthousiasme des croisades, dissipé les ténèbres de l'intelligence par l'apparition d'hommes supérieurs qui sortirent sans cesse de son sein, conservé les anciens langages dans sa liturgie, les restes de l'antique savoir dans ses cloîtres, les vieilles traditions dans ses écoles, en préparant à l'humanité, par une lente, mais infatigable activité, un meilleur avenir. Que l'homme partial ou l'ignorant se raille des mots de *trivium* et de *quadrivium*, ainsi que de ceux

employés par la théologie scolastique, qu'il sourie aux luttes des réalistes et des nominalistes, ou même à la vue des ornements fantastiques et des travaux informes d'une époque quelconque, son sourire sera semblable à celui d'un enfant qui ne comprend pas l'agriculteur qui se donne tant de peine pour planter un petit arbrisseau; mais il le comprendra quand il verra cet humble arbrisseau s'élever en grand arbre et étendre de tous côtés d'innombrables branches chargées des fruits les plus exquis. Quand Bernard, Anselme, Bonaventure et Thomas, sortis de ces écoles si méprisées, auront fondé les bases de la nouvelle philosophie chrétienne, aussi supérieure à l'ancienne que l'or est supérieur au cuivre; quand les chants des troubadours, les hymnes de l'Église et les airs inspirés du séraphin d'Assise auront inauguré la nouvelle poésie, cette poésie que la divine trilogie a portée au plus haut degré d'élévation, quand les modestes images des livres liturgiques et celles des vitraux des cathédrales auront appris à Guido et à Giunta à créer la nouvelle peinture, à Cimabue à tirer du ciel l'image de Marie, à Giotto à animer de si nobles sentiments ses admirables fresques, au Beato Angelico à exprimer les visages des saints en larmes d'une manière si vraie, que la postérité elle-même ne peut les envisager sans pleurer; quand les symboles des saintes allégories et les informes statues des tombeaux auront créé la nouvelle plastique et la sculpture; quand la foi et la tradition auront élevé les monuments prodigieux que par une ancienne erreur nous appelions gothiques, et que leur majesté, leur repos, leurs flèches qui se perdent dans les nues nomment chrétiens; quand enfin, après avoir brisé le joug de la féodalité, on aura vu les peuples à l'ombre de l'Église, toujours leur amie (15), se lever spontanément, et surgir cette caste moyenne de laquelle le commerce, l'industrie, les arts, les sciences reçurent une impulsion irrésistible et indéfinie, oh! alors, elles béniront la main qui en confia les racines à la terre.

TROISIÈME PARTIE.

Vers la fin du siècle dernier, on entendit un homme, nou

le premier, mais le plus remarquable par son autorité, proférer une sentence grave. L'illustre père de l'école critique convenait que le christianisme avait rendu à la terre un immense bienfait, en rappelant à la vie la loi des mœurs que les passions avaient obscurcie; mais que cette œuvre, disait-il, avait reçu son accomplissement; que la raison humaine étant tout à fait affermie, dégagée des formes symboliques et des traditions sacrées, guides seulement de l'âge tendre, pouvait marcher toute seule sans autre lumière que la sienne propre (16). Ces paroles du célèbre sophiste, répétées dernièrement sur les bords de la Seine et de la Sprée (17), renferment une grande méconnaissance et une erreur grossière. Nous appelons ingrat le jeune homme que la hardiesse du talent et la force de la pensée entraînent à dédaigner les conseils affectueux de sa mère, qui, après l'avoir placé dans le chemin de la vertu, l'y a ramené plusieurs fois, et nous n'appellerions pas ingrat notre siècle, s'il osait s'éloigner de l'ombre de celle qui le porta si haut? Cette Europe, petit point sur le globe, mais devenue assez puissante par la croix pour pouvoir étendre ses bras sur toutes les mers, cette Europe, si malheureuse un jour et maintenant illustre reine de la science, de l'industrie et des arts, renierait-elle la cause première de sa gloire? Oh non! que la parole du philosophe périsse et que celle du Christ vive éternellement. Qu'elle vive, qu'elle triomphe, qu'elle étende tous les jours son règne, qui est le règne de la vérité et de l'amour; elle a beaucoup fait, et cependant il lui reste encore beaucoup à faire : son passé est grand, mais son avenir est plus grand encore. Il lui reste à pénétrer plus à fond dans le cœur des croyants pour en régler les passions, pour en modérer les actes, et si ce n'est pour en déraciner tout à fait les crimes, du moins pour les rendre plus haïssables et plus rares. Il lui reste à instruire ce peuple ignorant toujours, malgré la splendeur de notre civilisation, à effacer les ténèbres qui enveloppent son esprit, à en modérer la violence et à en consoler la misère. Il lui reste à descendre au fond des cachots, et, après que la sagesse humaine aura séparé les cou-

pables, il reste à la parole divine à ramollir leurs cœurs par la pensée de l'infinie bonté, et à faire tomber de leurs yeux, habitués au crime, des larmes de repentir. Il lui reste à nous protéger contre ces deux météores sinistres qui paraissent déjà sur notre horizon, l'un, le panthéisme, ravisseur de nos premières espérances, destructeur de cette ligne éternelle qui sépare la vertu du vice, porteur d'une philosophie ténébreuse et d'un paganisme nouveau sans la grâce et la poésie de l'ancien; le second, encore plus formidable que le premier, le communisme, qui, oublieux de l'expérience terrible qu'il en a faite, continue de se servir du ressort puissant des passions populaires et de paroles séduisantes, pour renverser l'édifice social, dont il a déjà commencé à saper les bases. Il lui reste enfin à amener aux voyants de Juda le jour où toutes les nations, de l'Orient à l'Occident, réunies par un seul sentiment, s'embrasseront comme des sœurs, au pied de la croix. Non, l'œuvre du christianisme n'est pas accomplie; elle durera autant qu'il y aura d'erreurs à extirper, d'errants à ramener, de passions à réprimer, de pleurs à essuyer, ou jusqu'à ce que l'homme, dépouillé de sa nature humaine, se revêtira de celle des célestes.

O jeunes gens! objet chéri de toutes nos sollicitudes, pourquoi, dans ce moment solennel, les sentiments dont mon cœur est si vivement ému ne peuvent-ils passer dans le vôtre, et inspirer à ma bouche stérile des paroles égales à la pensée qui l'agite? Vous, fleur de la société présente et espoir de la société future, vous, but et motif de tant d'affections, soupir incessant de tant de mères, gardez le conseil que vous donne aujourd'hui la famille et la patrie, la conscience et votre bien, le ciel et la terre. Cette glorieuse religion du Christ, que, par un bienfait inappréciable de l'Éternel, vous pouvez dire la vôtre, honorez-la par un culte vrai, constant, courageux. Le monde vous offrira des avantages, des honneurs, des plaisirs; mais, sachez-le bien, la religion seule vous affermira dans la vertu; elle seule vous aidera à dompter les passions, à garder la paix du cœur et à mériter les récompenses de votre Dieu.

NOTES.

—

(1) *Zend-Avesta.* C'est-à-dire parole vivante. C'est le livre sacré des anciens Persans. Dans le texte Zend, attribué à Zoroastre, se trouvent les anciennes doctrines des Mages, et dans Avesta elles sont commentées.

(2) *Veda.* Livres sacrés des Indous.

(3) *King.* Livres sacrés et canoniques des Chinois, recueillis par Confucius. Ce sont les documents les plus anciens de la poésie, de l'histoire, de la philosophie et de la législation chinoises; on les classe aussi parmi les plus anciens de l'humanité.

(4) *Erthe.* A certaines époques, Erthe quittait son île (Dügen), et, assise sur un char mystérieux, accompagnée d'un prêtre, se montrait aux peuples voisins de la Baltique. Rentrée chez elle, on la plongeait dans la mer où l'on jetait tous les esclaves, victimes de ces rites terribles. Tac. Germ., 38 et 45.

(5) *Prêtresse.* Des prêtresses cruelles suivaient l'armée des Cimbres. Habillées de blanc, le corps ceint de chaînes de bronze, pieds nus, elles se tenaient assises sur des bancs devant les chaudières où coulait le sang des prisonniers en proférant des prédictions effrayantes. Strabon, IV, l. 2.

Les Saxons, même dans le VIIIe siècle, achetaient des esclaves chrétiens pour être victimes du couteau sacerdotal.

Procop., De bello goth., II, 14 et 15; Sidon. Apollin., VIII, 6; Lex Frisionum, additio sap., tit. 42, S. Bonif., epis. 25.

(6) *Empire.* Celui qui croit ce tableau exagéré n'a qu'à parcourir l'histoire des Missions chrétiennes dans la Chine, Wien, 1842, puis le voyage de Macartney et celui de Morrison.

Ce dernier dit : « Les Chinois ont des belles manières, mais ils sont « faux, jaloux, envieux, et extrêmement méfiants; en général, égoïstes « et inhumains à froid. »

Ce funeste résultat est dû à la philosophie de Confucius, dont le but purement politique, fondé sur l'utilité, dépourvu de principes élevés, et sans base religieuse, contribua sans doute à former le caractère malheureux de sa nation.

(7) *Fakirs.* Fakir est un mot arabe, qui signifie *pauvre.* Dans les Indes, c'est le nom des pénitents ou des solitaires tant musulmans qu'Indous. Les Fakirs dont il est ici question sont des gens qui expient ou qui renoncent à leurs fautes.

(8) *Jaghernat.* Tout le monde connaît l'horrible procession du char symbolique de Visnu en Jaghernat; c'est sous les roues de ce char que se précipitent les fanatiques et les victimes humaines dans le temple d'Orissa.

(9) *Superstition.* La critique moderne reconnaît que les louanges accordées jusqu'ici à l'ancienne Égypte sont trop exagérées. On a tant vanté la sagesse égyptienne, mais il est démontré aujourd'hui que la vie politique et sociale des Égyptiens était opprimée par la loi des castes et par le despotisme, et certes sous un tel joug elle ne pouvait prospérer.

Quant à la philosophie égyptienne, on ignore presque tout ; on sait seulement qu'elle était symbolique, religieuse, et dominée par l'idée

de la vie future. Mais cette idée ne suffisait pas pour civiliser le peuple, qui, abandonné à la superstition la plus abjecte, prenait ses divinités de la charrue ou du fleuve.

La philosophie alexandrine jouissait d'une grande réputation; mais Alexandrie n'était égyptienne que géographiquement. C'était une colonie grecque dont la langue, les mœurs, la civilisation étaient toujours grecques, et qui n'eurent rien de commun avec la patrie des Pharaons. Ce qu'il y a de vrai et d'admirable chez les Égyptiens, ce sont les superbes monuments de la moyenne et de la haute Égypte. Ils annoncent, dans le peuple qui les érigea, un sentiment de grandeur et d'amour des arts; mais les machines hydrauliques informes gravées sur ces marbres prouvent que l'art de la mécanique n'avait fait aucun pas, et que ces masses souvent inutiles coûtaient un travail immense et la vie peut-être de quelques milliers d'hommes. Quant aux beaux arts, quel résultat pouvait-on attendre d'un peuple qui ignorait l'anatomie et la perspective? Et quelles connaissances géographiques pouvait-il avoir, ce peuple qui méprisait le commerce, les étrangers; qui ne sortait pas de la ville du Nil, et qui, à l'instar du Chinois, regardait son pays comme l'univers, sa nation comme le genre humain? On parla beaucoup des connaissances astronomiques des Égyptiens; mais Letronne et Champollion, Delambre et Biot rectifièrent le jugement de la postérité, et ce dernier, avec un peu trop de sévérité peut-être, donne aux Égyptiens le nom de charlatans. Et en effet, à part la découverte de l'année solaire, quel autre mérite astronomique peuvent-ils revendiquer? Hipparque et les Alexandrins n'étaient pas Égyptiens, ils étaient Grecs. Ptolomée rapporte les observations des Chaldéens et d'autres peuples orientaux, mais aucune des Égyptiens.

(10) *Civilisation.* Ce mot ainsi que d'autres termes philosophiques obtinrent les définitions les plus diverses. Pour moi je pense qu'un peuple est d'autant plus civilisé, que l'état individuel des hommes qui composent la société est meilleur; et il est meilleur là où les facultés du corps, de l'intelligence et du cœur tendent, avec plus d'énergie, de liberté et d'accord, au but suprême, qui est la moralité et le bonheur.

(11) ***De sa vie.*** Aristote (t. VIII, c. 1) : « Tout citoyen doit se persua- « der qu'il n'appartient pas à lui, mais à l'État. » Et Platon (Leg., I et V) : « Là où les femmes, les enfants, les biens de tout genre sont en com- « mun, là où l'on fait tous les efforts pour bannir du commerce de la « vie jusqu'au nom de propriété, de manière que les choses accordées « par la nature deviennent la propriété de tous; en un mot, où toutes « les lois tendent puissamment à rendre l'État parfaitement un, là se « trouve l'excellence de la vertu politique. »

Et le même auteur, liv. I et II : « Je vous déclare que je ne regarde ni « vous ni vos biens comme à vous, mais bien appartenant à votre fa- « mille, c'est-à-dire à vos ancêtres ascendants et descendants et toute « la famille avec ses biens comme appartenant à l'État. » Bossuet, ***Dis. sur l'hist. univ.***, 3e partie : « Les Grecs étaient instruits à se regarder « et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui « était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet « esprit et les enfants appréciaient, dès le berceau, à regarder la patrie « comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à « leurs parents. »

Montesquieu, ***Esprit des lois***, liv. I, IV et VI : « Il n'y avait à Sparte « ni fils, ni mari, ni père. » Rousseau, ***Émile***, livre I, page 15, Ed. Lefevre, 1817 : « Un citoyen de Rome n'était ni Cajus, ni Lucius, c'était « un Romain. »

(12) *Grandeur*. J'entends annoncer et non pas narrer. Cependant les exemples rapportés prouvent clairement que la décadence de la langue et du style était compensée amplement par la vérité et par l'excellence des doctrines, par la pureté et la perfection du sentiment.

(13) *Attila*, *Odoacre*, *Totilas*. Les faits historiques qui se rattachent à ces personnages sont assez connus pour me dispenser d'en faire ici le récit.

(14) *Gloire*. L'an 496, le jour de Noël, l'évêque Remige, entouré d'une pompe solennelle, reçut dans la cathédrale de Reims le roi de France (Clovis) et lui donna le baptême. Trois mille soldats suivirent, ce jour-là, l'exemple du maître.

C'est à ce sujet que l'auteur du livre intitulé, *Fondation du Christianisme en Allemagne*, Ozanam, dit :

« A la vue de ces nouveaux fidèles qui sortaient du temple, on aurait « pu remarquer trois dynasties royales, un règne de 1400 ans, la « fleur des chevaliers, les prodiges des croisades, le triomphe de l'hé« roïsme, de la liberté, de la science. Un grand peuple entrait dans « l'histoire, le peuple français. »

(15) *Ami du peuple*. Ce n'est pas dans le sens que l'Eglise excitât les passions populaires, ou qu'elle protégeât plus les sujets que les gouvernants, mais parce que le peuple était malheureux, et la religion est spécialement amie de l'infortune.

(16) Imm. Kant, die Religion innerhalb. der Grenzen der bloscen Vernunft, II, und III, Stück, 2, Abtheil, Emman. Kant.

(17) *La Seine et la Sprée*. Voir *Essai sur le Panthéisme* par l'abbé Maret.

Les écoles de Schelling, Fichte, Hegel sont encore plus explicites, et, si elles n'arrivent pas toujours au cynisme de Bruno Bauer de Nauwerck et d'autres blasphémateurs de ce genre, elles manifestent plus clairement la pensée de substituer la philosophie à la révélation.